



## Epreuve de Français B

Durée 4 h

**Si, au cours de l'épreuve, un candidat repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, d'une part il le signale au chef de salle, d'autre part il le signale sur sa copie et poursuit sa composition en indiquant les raisons des initiatives qu'il est amené à prendre.**

---

### **AVERTISSEMENT**

**Pour cette épreuve, l'usage de tout appareil électronique et de dictionnaire est interdit.**

#### **CONSIGNES :**

- Composer lisiblement sur les copies avec un stylo à bille à encre foncée : bleue ou noire.
- L'usage de stylo à friction, stylo plume, stylo feutre, liquide de correction et dérouleur de ruban correcteur est interdit.
- Remplir sur chaque copie en MAJUSCULES toutes vos informations d'identification : nom, prénom, numéro inscription, date de naissance, le libellé du concours, le libellé de l'épreuve et la session.
- Une feuille, dont l'entête n'a pas été intégralement renseigné, ne sera pas prise en compte.
- Il est interdit aux candidats de signer leur composition ou d'y mettre un signe quelconque pouvant indiquer sa provenance.

Pas plus qu'on ne peut imaginer un vivant sans lui supposer une lignée, une ascendance et une descendance, pas plus que nul individu ne peut vivre indépendamment de son milieu, pas plus ne peut-on travailler seul. Le travail de tous les autres est indispensable à celui de chacun. Aussi solitaire que puisse sembler son travail, même un écrivain a besoin d'encre, de plume, de papier. Il lui faut une table. Or il ne les a pas fabriqués. Il a aussi besoin d'un éditeur, d'un imprimeur, de libraires. Mais comment ceux-ci mêmes pourraient-ils travailler sans s'associer le travail de cent autres corps de métiers, aussi bien pour abriter leur activité dans un local que pour acheminer, entreposer, distribuer leurs marchandises ? Le travail constitue donc la *physiologie de la société*. C'est lui qui irrigue tout le corps social de ce que produit chacun de ses organes, et qui assure le fonctionnement de chaque organe en lui apportant le concours de tous les autres.

De même, en outre, que tout vivant est solidaire de son milieu au point qu'il ne puisse vivre sans s'y adapter, de même n'y a-t-il personne dont le travail ne dépende du milieu social susceptible d'en consommer les produits. Car il n'y a pas de travail qui ne soit autant déterminé par ceux qui en ont l'usage que par ceux qui le produisent [...] Voilà pourquoi aussi seul qu'on soit pour travailler, on ne peut pas travailler seul. Tout travail a une fonction sociale.

Ainsi pressent-on l'une des malédictions du travail, qui consiste à avoir transfusé tout le temps de notre vie dans notre travail, et à voir ce travail si peu reconnu par nos contemporains qu'il leur paraît une sorte de stérile ou vaniteux amusement. Sans utilité sociale, notre travail devient une anomalie physiologique. Au lieu de participer à la vie de l'organisme, nous y sommes enkystés.

De même que l'attention donnée aux pathologies du travail nous a souvent détournés d'en étudier la physiologie, de même l'ordinaire indignation suscitée par ses injustices nous en a généralement caché la signification. Ni les unes ni les autres n'ont pourtant le moindre rapport avec la nature et le sens du travail. Et en effet, quoique nul autant que Marx n'ait décrit, analysé et dénoncé les injustices de la condition salariale, nul non plus n'avait aussi précisément montré que seul le travail accomplit le sens de toute vie, au point que la société communiste doive le reconnaître comme « le premier des besoins ». Inhérente à la condition salariale, une première pathologie du travail consiste à en avoir indifférencié toutes les tâches, sans reconnaître plus de valeur à l'exécution des unes que des autres. Pour qui la paie, une heure est une heure, indépendamment de ce qu'on y fait. Moins souvent décrite et dénoncée, une deuxième pathologie du travail s'ensuit de sa rémunération. Il suffit en effet de s'y rendre si peu que ce soit attentif pour se rendre compte qu'elle n'est fondée sur rien. Il n'y en a pas plus d'explication ni de justification que de rationalité. Pourquoi un chirurgien gagnerait-il dix fois ce que gagne le plus éminent physicien, et pourquoi paierait-on deux cents fois plus qu'un

chirurgien un gamin dont toutes les capacités se bornent à pousser du pied une boule entre deux piquets ? Si insultantes ou si injurieuses sont tant de rémunérations qu'elles font prendre le travail en dégoût, comme s'il en était rendu humiliant. De là vient sans doute que s'abstiennent si volontiers de travailler tous ceux qui n'y sont pas assujettis par la nécessité. Aussi n'y eut-il guère pour travailler pendant des siècles, que les nécessiteux.

Peut-être tous les malentendus sur le travail viennent-ils donc de cette formule équivoque mais indéfiniment ressassée, selon laquelle « il faut travailler pour vivre ». On aurait pu l'interpréter en un sens vitaliste : ont-ils réellement vécu, ceux qui n'ont jamais travaillé ? Ou encore : ont-ils rien accompli du sens de la vie ceux qui n'ont pas confié à leur travail de l'accomplir ? Mais la formule a presque toujours été interprétée en un sens économique, nous imposant l'obligation de chercher un emploi pour avoir un salaire, et de gagner un salaire pour pouvoir subsister. Il va de soi qu'en ce sens le travail ne pouvait qu'être identifié à une contrainte ou même à une servitude, puisque la vie n'eût commencé que lorsqu'on eût cessé de travailler, et qu'on aurait donc passé à ne pas vivre le temps qu'on aurait passé à travailler. Or les présupposés de cette formule sont si ambigus, si équivoques, ou même si fallacieux, qu'ils réunissent presque toutes les méprises possibles sur la nature du travail. Car rien n'est plus erroné que d'identifier le travail à un emploi, sinon d'identifier tout emploi à un travail. Combien n'y avait-il en effet d'entreprises agricoles, de commerces, d'artisanats, où seul le mari avait un emploi, quoique l'ensemble de la famille en assumât toutes les tâches ? Inversement, y a-t-il rien de plus banal dans l'histoire des monarchies et des républiques que d'y distribuer des emplois d'autant mieux rémunérés qu'ils ne correspondent à aucun travail et qu'ils ne supposent pas plus d'assiduité que de compétence ? Longtemps, d'ailleurs, la république des lettres avait compté sur suffisamment d'emplois déchargés de tout travail pour permettre à ses auteurs de se consacrer à leur œuvre. Aussi n'y a-t-il pas de plus pernicieuse confusion que de réduire le sens du travail à l'occupation d'un emploi.

Car si le travail consiste socialement à produire un objet ou à procurer un service, il consiste bien davantage encore à s'en rendre capable par l'étude, l'apprentissage, l'exercice et la formation. Rien n'importe autant que de distinguer un travail producteur et un travail formateur. Le premier transmue la vie laborieuse du sujet dans un objet qui lui est extérieur, et dont il va se séparer en l'échangeant contre une autre marchandise. A l'inverse, comme dans le passage d'une volonté à une habitude, le travail formateur fait du sujet son propre objet. Il se métamorphose. En devenant capable de ce dont il était incapable, il acquiert de nouvelles aptitudes qui sont autant de nouvelles propriétés. De la sorte, en se donnant à lui-même une deuxième nature, il se recrée et devient à soi-même son œuvre. Ce qu'il est, c'est ce qu'il s'est fait. Mais il va de soi que tout travail producteur transforme le sujet en même temps qu'il produit

un objet, de sorte que, pour s'adapter à sa tâche, le sujet se trouve modifié par cela même qu'il produit. On se forme pour produire, et toute production nous transforme.

C'est ce qui fait de tout travail une appropriation de la vie par l'esprit. Alors que la vie accomplit spontanément un but inhérent à la spécificité du vivant, le travail doit se fixer le but qu'il veut obtenir. Le dynamisme et la finalité du travail sont donc en tout semblables à ceux de la vie, quoique le travail accomplisse par une finalité externe ce que la vie ne cesse d'accomplir par une finalité interne. L'homme a donc dû concevoir un but avant de se l'assigner, et se le fixer avant de mettre en œuvre la succession des moyens et des opérations nécessaires à sa réalisation. De même que tout commence par une cause idéale (un projet), tout commence par l'esprit. Seule une volonté peut donc mobiliser aussi bien toutes les forces de l'ouvrier que tous les moyens matériels nécessaires à ses opérations. Le travail accomplit donc par volonté, en se fixant un but, ce que la vie accomplit sans plus avoir à le concevoir qu'à le vouloir. Aussi a-t-on coutume de distinguer une causalité efficiente, qui est propre au travail, et une causalité immanente, qui est propre à la vie. Par le travail, je fais servir ma vie à ce que veut mon esprit. Cette vie que j'ai reçue et qui me détermine, mon travail en détermine le sens en lui fixant un but. Elle était la mienne par hasard. En travaillant, je la fais mienne par liberté.

Nicolas Grimaldi, *Les Idées en place, Mon Abécédaire philosophique*, article « Travail ». PUF, 2014.

RESUME (8 points) :

Résumez ce texte de 1431 mots en 200 mots (+ ou – 10%).

DISSERTATION (12 points) :

Nicolas Grimaldi écrit : « On ne peut pas travailler seul. Tout travail a une fonction sociale. »  
Pensez-vous que les œuvres au programme illustrent cette affirmation ?

